



HOTEL CARLTON, A CANNES. — ARCHITECTE : M. CH. DALMAS



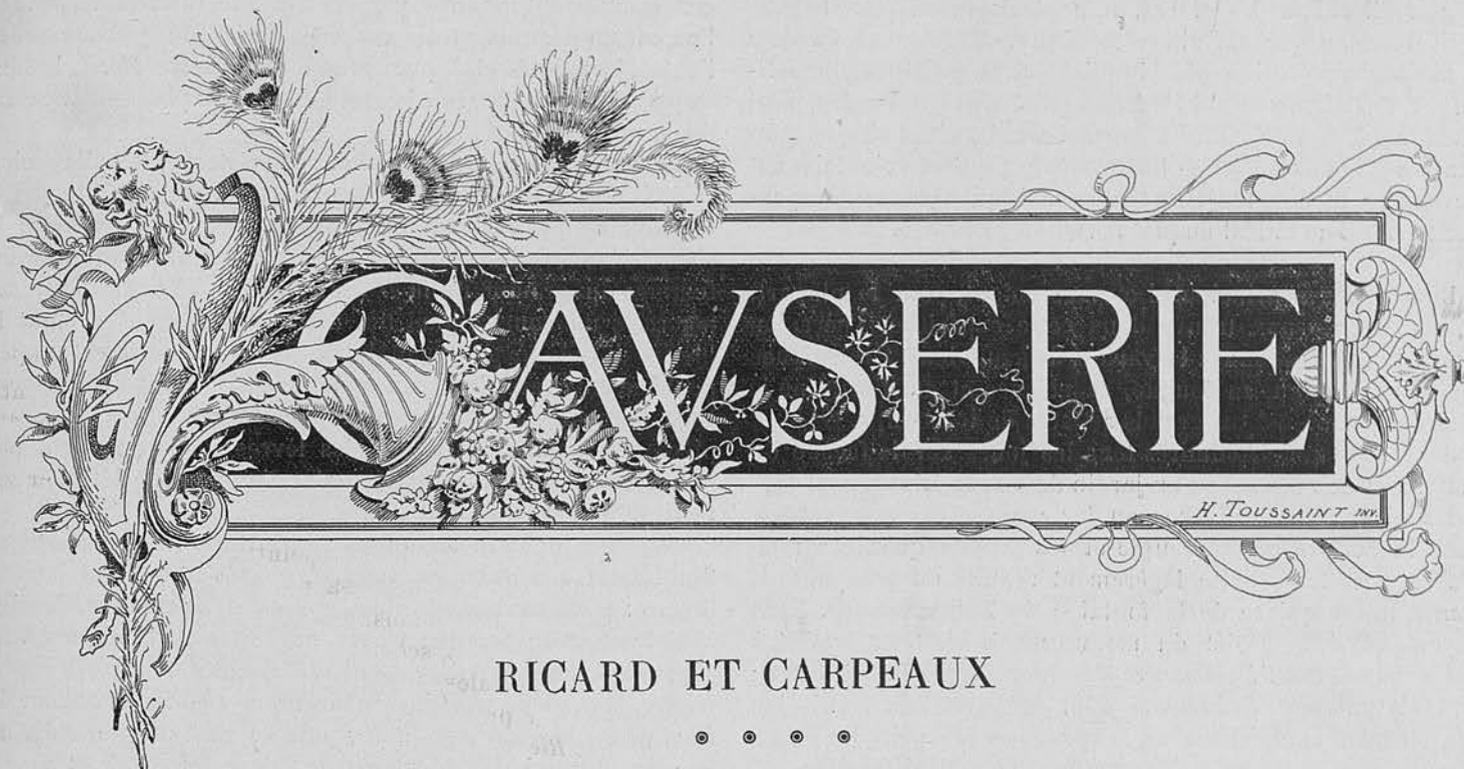
HOTEL CARLTON, A CANNES : VUE DU HALL. — ARCHITECTE : M. CH. DALMAS



HOTEL CARLTON, A CANNES: SALLE A MANGER. — ARCHITECTE : M. CH. DALMAS



HOTEL CARLTON, A CANNES : SALON DE LECTURE. — ARCHITECTE : M. CH. DALMAS



RICARD ET CARPEAUX

• • • •

Ces deux noms évoquent plutôt des différences que des ressemblances : en cherchant ce qui les rapproche, on trouve qu'ils vécurent dans le même temps, puisqu'ils naquirent et moururent à deux ans l'un de l'autre, qu'ils moururent tous deux relativement jeunes, que leur succès ne dépassa pas de leur vivant les bornes d'une élite de connaisseurs et qu'enfin, de nos jours, leurs œuvres sont exposées ensemble, salle du Jeu de paume, aux Tuileries, au profit de la Société philanthropique.

Ni l'un ni l'autre ne sont *classiques*, ils n'ont pas le souci antique du calme, de l'immobilité des choses établies pour toujours; le sculpteur au contraire peint le mouvement : rire, danse ou douleur; le peintre est inquiet, et cette inquiétude est sensible dans toutes ses œuvres : il est inquiet intellectuellement de peindre l'âme, l'indéfinissable de ses modèles, en même temps que leurs traits et leurs attitudes, il est inquiet aussi de technique, comme l'attestent ses nombreuses et scrupuleuses copies.

Il a copié Titien, Rembrandt, Velasquez, Van Dyck et tour à tour, dans ses portraits, on le voit influencé par ces différents maîtres : dans un petit tableau religieux d'Anvers, il est coloriste comme Rubens, ailleurs il l'est comme Titien; puis avec des têtes d'enfants on le trouve élégant comme Van Dyck; il montre, dans la *Bethsabée*, combien il a compris Rembrandt, et il eût fallu une personnalité exceptionnellement trempée pour résister à la forte nourriture qu'est l'enseignement de ces maîtres; Ricard leur doit beaucoup et il est impossible de dire s'il eût gagné ou non à se tenir moins près d'eux.

En tous cas, leurs formules, leurs procédés l'occupèrent beaucoup; il semble même avoir cherché toute sa vie une manière de peindre : ces hésitations, ces recherches, ces repentirs ont rendu sa facture souvent pénible, noire, avec des fatigues, des reflets, des matités qui nuisent à quelques-unes de ses œuvres.

Il a peint excellemment beaucoup de portraits de femmes et ce sont peut-être à quelques exceptions près, ses portraits d'hommes que je préfère; encore parmi ces derniers, mes

préférences vont-elles d'une part aux portraits d'hommes blonds qu'il a sans doute, à commencer par lui-même, mieux compris et mieux interprétés, d'autre part aux portraits de ses camarades et amis peintres.

Il a donné à presque tous ses modèles féminins un air de rêverie et de mélancolie malade, une morbidesse qui ne va pas sans charme; il a exprimé avant tout cette grâce, cette langueur mondaine qui étaient de mise à cette époque, ou alors qui s'emparaient de ses modèles sitôt qu'ils posaient devant lui; il s'est complu aussi au velouté de la peau, à l'ébène des prunelles et des chevelures, à la mollesse d'un contour, à la souplesse d'une main et c'est là surtout qu'il s'est montré grand peintre.

Le portrait de sa mère, celui du musée de Marseille, est doux, estompé, presque sans accent et plein de respect filial; celui de M^{me} A. Baignières est le plus beau, je crois, celui du moins qui est le plus parfaitement réalisé; celui de M^{me} de Calonne, mal conservé, ne vaut pas celui du Louvre.

Il faut regarder longuement le très beau portrait de M^{me} Szawady, celui de M^{me} Sainte-F. et un autre encore, plus calme, très impressionnant, avec des mains et une tenue générale très inspirées de Titien, le portrait de M^{me} Henri Fouquier.

Dans une autre gamme, je signalerai Georgina Laffite, plus tard marquise de Gallifet, toile ovale, rose, blonde et bleue, et une belle tête de femme aux chairs pleines, avec une étoffe rouge et se détachant sur un fond bleu.

Le plus grand portrait d'homme est celui du prince Paul Demidoff, d'un dessin franc et solide, d'une coloration claire et aérée. Les plus beaux portraits d'hommes, et ils sont magnifiques, sont à mon avis ceux de M. A. Baignières, de Jules et Ch. Le Cesne, de Léopold Goldschmidt; puis l'homme à l'épingle et le portrait d'un Vénitien.

Parmi les portraits de peintres, celui de Fromentin se distingue curieusement par la sagesse, la méthode qui ont présidé à son exécution, comme si l'auteur, en présence du modèle critique et théoricien, n'avait osé se permettre aucun

laisser-aller. Pour les autres, au contraire, sauf pour le portrait d'Hamon qui est plus énergique, on retrouve l'artiste plus libre, l'exécution plus inquiète et la peinture plus fatiguée : c'est Loubon (coiffé d'une calotte), c'est Papety, c'est Chenavard, enfin c'est lui-même à dix-huit, vingt-cinq et quarante-neuf ans : le jeune homme énergique et volontaire est devenu un homme toujours tenace mais qui a pressenti cependant l'infini de l'idéal auquel il voulait atteindre.

Bien que ses principales œuvres soient, pour la plupart, connues, Carpeaux trouve dans cette exposition l'occasion d'un triomphe éclatant : la variété de son talent, l'abondance de sa production, sa fougue, sa science et sa discipline le classent parmi les plus grands artistes de son temps.

Ses monuments, admirés tous les jours sur la façade du Louvre et de l'Opéra, ou au jardin du Luxembourg, sont rappelés ici par des répliques ou des maquettes : nous retrouvons la belle Flore acroupie et les projets qu'elle a remplacés, une terre cuite légèrement réduite du groupe de la Danse, une esquisse de la fontaine de l'Observatoire. Nous voyons aussi le projet du monument à Watteau destiné à Valenciennes, et l'Ugolin, groupe dramatique, fait à Rome; l'intérêt puissant de l'idée n'exclut pas la conscience : le jeu des muscles et des tendons, l'expression des attitudes et des visages, tout concourt à augmenter et ennoblir l'émotion.

Quelle grâce, quel charme, quelle vie dans les portraits du marquis de La Valette, du marquis de La Borde et de M. Rimbeaux; nous sentons une maîtrise qui est le fruit d'une sensibilité parfaite et d'un grand savoir; l'œuvre est née avec élégance et facilité, je serais tenté d'ajouter : avec fierté et bonté, car il se dégage, semble-t-il, des qualités morales de ces marbres devenus vivants.

Admirez ces portraits nerveux de l'architecte Garnier et du peintre Gérôme, ou l'énergique buste de l'amiral Tréhouart, ou Napoléon III, Gounod, Alexandre Dumas, M. Dervillé, Jules Grévy et l'esquisse de son frère, le musicien, ou bien encore le sévère et sculptural portrait de Louis-Maxime Beauvois.

Pour ses portraits de femmes, Carpeaux trouve tout naturellement souplesse et grâce : de l'Impératrice, l'exposition possède une terre cuite, épreuve unique et un fragment d'un morceau jadis brisé par Carpeaux dans un moment de dépit. Nous voyons aussi un buste de la princesse Mathilde et beaucoup de dames, de grandes dames, d'artistes et de mondaines; c'est là qu'apparaît à peine, dans cet ensemble de sincérité, un peu de convention, de maniérisme, quelques répétitions d'attitudes, mais que vaut cette infime critique auprès de la concision admirable du *Portrait de Jeune fille*, auprès du charme irrésistible de la *Flore* de marbre, ou de la *Jeune fille à la coquille*, auprès du sentimental et gracieux portrait de M^{me} Carpeaux, ou du volontaire et élégant portrait en bronze de M^{me} Anna Foucart?

Carpeaux, si épris de jeunesse, devait exceller dans l'expression de l'enfance : l'exposition nous montre un buste du Prince Impérial; le sculpteur, suivant son goût personnel, avait représenté son modèle le torse nu et, l'inspiration aidant, avait fait de ce torse un chef-d'œuvre de jeunesse et de vie; l'Impératrice, paraît-il, trouva « la nudité incompatible avec la dignité impériale » et Carpeaux dut recommencer, mais le premier état existe et j'ai regretté de ne l'avoir pas vu figurer ici.

La guerre de 1870 lui suggéra un groupe de deux enfants : *Frère et sœur*, mais les deux plus beaux morceaux dans ce

genre lui furent inspirés par son fils aîné, Charles Carpeaux; l'un est un portrait à trois ans, enjoué, joufflu, joli et vivant; l'autre, le modèle était plus grand, est l'*Amour blessé*, bronze exquis, digne de figurer, je crois, parmi les plus beaux chefs-d'œuvre.

Carpeaux a exprimé la douleur, la tristesse, la mélancolie, mais il a surtout chanté le rire, tous les rires : le rire jeune et bruyant qui s'abandonne, soulève la gorge, renverse la tête et découvre les dents, tel le rire de ses bacchantes et des femmes du groupe de la *Danse*; il a trouvé aussi pour ses portraits un sourire plus fin, mais très prenant et dont le bronze d'*Anna Foucart* peut donner le type : la tête est un peu penchée en avant, les yeux malicieux s'abritent directement sous l'arcade sourcilière qui touche les cils et cache la paupière; les narines palpitent, les lèvres qui ne veulent pas s'ouvrir se tendent sur les dents et l'on ne peut détacher ses regards de l'énigmatique figure.

Carpeaux fut en même temps un peintre et un dessinateur; tout lui est bon pour exprimer sa pensée féconde et innombrable : ce ne sont que pastels, gouaches, aquarelles, dessins à la plume et au crayon; scènes militaires ou bibliques, tragiques ou sentimentales, esquisses, projets de statues; nous voyons dans leur première conception *Ugolin*, *Watteau*; la *Douleur* ou le *Rieur napolitain*; puis ce sont des portraits de famille, et aussi, l'Impératrice, le Prince Impérial, et même un croquis de l'Empereur dans son cercueil. La peinture lui est un moyen souple et rapide de s'exprimer et nous voyons des études, des paysages, des marines, des fleurs, des portraits de lui-même et de ses fils, une esquisse du groupe de la *Danse*.

Toute cette production, multiple et variée, nous explique la nature curieuse, ardente, passionnée de ce grand artiste, mais quelques-uns de ses chefs-d'œuvre suffisent à qualifier ce génie qui sut toujours concilier le cœur et le bon sens et asservir à une saine logique les plus hardies de ses inspirations.

A. DURAND.

L'ARCHITECTURE

AU SALON DES ARTISTES FRANÇAIS

(Suite : voyez page 422.)

Un envoi qui, pour ne pas présenter une grande étendue, est cependant des plus intéressants, est celui de M. Anselmi qui expose : *Trois cadres d'aquarelles*. Ce sont plutôt, à proprement parler, des rendus d'architecture, mais d'une habileté et d'un savoir-faire extraordinaires. Cela ne sent pas l'effort, loin de là; et dans un sujet difficile à traiter comme la *Porte de Saint-Maclou à Rouen*, rendue dans le seul ton du bois, l'auteur s'est joué de toutes les difficultés que le sujet pouvait présenter; des ombres vigoureuses mettent bien en relief le dessin et le modelé de toutes les figures, et dans cet ensemble, qui pour tout autre aurait pu devenir uniforme, l'auteur a su mettre une netteté et une précision dignes d'éloges. Le *Portail de Saint-Etienne à Burgos*, avec ses sculptures et ses saints mutilés, et le *Portail de Saint-Vulfran à Abbeville*, très fouillé dans ses découpures gothiques, tous deux rendus à l'encre de Chine légèrement teintée, et dont les ombres sont chaudes et vigoureuses, sont deux tableaux qui ne le cèdent en rien pour l'habileté au premier.

M. L. Charles, avec ses *Études sur l'architecture religieuse dans le Soissonnais*, expose un parallèle de trois églises romanes, celles d'Aisy, d'Urcel et de Lesges, dans l'Aisne, qui ont beaucoup d'analogie par leurs plans et leurs façades. C'est consciencieusement dessiné et lavé, mais il manque un peu de vie à tout cela; est-ce l'absence de fenêtres ou de vitraux qui en est la cause?

M. Faille expose des *Bureaux de préfecture* annexés à un hôtel de préfecture déjà existant, dans une ville que nous ne connaissons malheureusement pas. Le raccord de la partie ancienne avec la nouvelle, qui semble avoir été la difficulté du programme, est heureusement compris, et le plan, bien axé, contient d'heureuses dispositions.

Citons quatre *Aquarelles* de M. S. Béraud auxquelles tous les traits de plume et les tons trop faibles donnent une apparence d'images colorisées, et passons aux deux envois de M. Rabussier. Le premier, intitulé : *Croquis et souvenirs de voyage*, contient plusieurs croquis à la plume excellentement traités et qui témoignent chez l'auteur d'une grande habitude de ce genre, et quelques aquarelles dont quelques-unes très bonnes, mais qui demanderaient néanmoins un peu plus de chaleur. Le second est le *Relevé de la porte et de l'hôtel de Vogüé, à Dijon*, qui fut construit de 1607 à 1644 pour Etienne Bouhier de Chevigny, conseiller au Parlement. La façade sur la cour avec ses trois grandes arcades, les détails, la coupe de la porte et du portique, et la porte sur la rue, tout cela est traité et ombré à la plume, et très bien, je vous assure. Mais quel travail ! on ne sait trop ce que l'on doit admirer de tout cela, l'architecture de l'hôtel, la perfection du rendu, ou... la patience de l'auteur!

M. J. Alaux envoie les plans, élévations et perspective d'une grande propriété, dénommée un peu somptueusement peut-être *Château aux Mesnils* (Seine-et-Oise), où l'on devine la recherche du pittoresque et de la silhouette. Tous les matériaux entrent en jeu, pierre, meulière, briques de différents tons et bois colorés, ce qui donne une note gaie et amusante à cette importante construction.

De M. P. Lajoie, nous trouvons *Un monument à l'Union télégraphique universelle* qui nous vient du concours de Berne en 1911. Avec la perspective et la photographie de la maquette du monument qu'envoie l'auteur, une note nous apprend que le sujet qu'il a choisi est celui-ci : « Le génie de l'Air apporte à la Suisse les liaisons télégraphiques; la Suisse les réunit en un faisceau dans ses mains, et elle en englobe tous les mondes terrestres ». Et de fait, on voit en haut d'une colonne le génie de l'Air apporter à la Suisse qui est en dessous de lui un paquet de fils ou de serpentins (comment voulez-vous figurer autrement des liaisons télégraphiques!) et la Suisse les envoie aux statues groupées, en bas, autour de l'orbe terrestre et représentant les mondes connus. Il y a peut-être beaucoup de fils là-dedans, ce qui prouve que le sujet était très abstrait, mais il y a aussi de la recherche, d'heureux détails et une bonne silhouette, ce qui prouve que l'auteur n'en a que plus de talent.

Encore une aquarelle; c'est le *Relevé de la cheminée du Salon d'Hercule, à Versailles*, de M. H. Thiry. Elle est traitée dans une note foncée où tous les détails néanmoins sont visibles : le marbre et les bronzes dorés sont bien rendus, mais ces derniers un peu trop clinquants peut-être.

M. Carbonnier, dans un envoi intitulé *Projet d'aménagement pour l'île des Vierges*, convertit une île très boisée en un délicieux jardin où l'on trouve, à droite et à gauche d'un

embarcadère pour bateaux, un café restaurant en plein air et des terrains pour les jeux : la perspective à vol d'oiseau au crayon est bien enlevée et agréable.

M. M. Laurentin expose trois délicieuses *Aquarelles de Bretagne*, bien « dans l'eau » et qui rendent tout à fait le caractère de la région, tout à côté d'un autre fervent de la Bretagne, M. C. Chaussepied, qui envoie deux projets intéressants, malgré leur échelle si réduite.

Le premier est le *Relevé de la chapelle Saint-Jean-Balanant, en Plouvienn (Finistère)*, une petite chapelle très simple et très originale du xv^e siècle avec son clocher en pleine façade soutenu par un contrefort dans l'axe : l'intérieur n'est pas compliqué non plus, une simple nef cintrée et un bas côté, une rangée de colonnes les sépare, qui vient tomber en plein dans la porte d'entrée. Si ce n'est pas académique, cela a le mérite d'être très amusant, et l'auteur nous apprend que ce relevé est destiné aux archives de la commission des Monuments Historiques.

Le second envoi est un *Projet de chapelle ouverte pour les grands « Pardons » de Notre-Dame-du-Folgoat (Finistère)*, actuellement en construction. C'est une chapelle gothique composée de trois grandes arcades ouvertes; un perron y donne accès, et au milieu de ce perron se trouve une chaire. Une flèche domine l'ensemble de cette chapelle, qui est construite en moellons et en briques. Tout cela est d'une finesse et d'une précision de rendu parfaites.

Mais ne quittons pas encore les églises, car voici M. E. Brunet qui expose un *Détail du porche de l'église de Coulommiers (Seine-et-Marne)*. M. Brunet est un élève de M. de Baudot qui emploie encore de la pierre, heureusement, dans ses constructions et il s'en sert si bien qu'on regrette immédiatement que tous ses condisciples ne lâchent pas, eux aussi, les briques enfilées. Cette église est traitée dans un style moderne très étudié et presque classique, ainsi qu'on peut en juger par les photographies que l'auteur a jointes à son envoi; quant à ce détail du porche qui contient une façade et une coupe, il est rendu dans une note très claire, de la façon la plus parfaite et la plus soignée que l'on puisse imaginer.

M. G. Gillon expose en quatre plans, quatre façades et deux perspectives, à petite échelle, une *Villa dans le Jura* qui a beaucoup de caractère. Avec M. Giraut qui intitule son envoi *Préfecture dans le Midi de la France* nous nous trouvons en présence de la reconstruction de la préfecture de Pau, développée sur plusieurs châssis. Il y a, certes, dans cet envoi beaucoup de travail et de grandes qualités, mais l'on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi, surtout avec une forme de terrain très régulière, quoique longue, l'auteur a été chercher des galeries de communication à 45° qui détruisent tous les axes et donnent à certaines pièces des formes impossibles. Voyez le cabinet du Préfet, par exemple, qui est triangulaire et s'éclaircit à l'un des angles par une petite baie sur un coin de la cour. Il fait le pendant au cabinet du Secrétaire général, et tous deux auraient plutôt l'air d'être des pièces secondaires ou des dégagements du grand vestibule d'honneur qui a bien au moins 20 mètres de long et qui les sépare. Je crois qu'il y a là une disposition plutôt fâcheuse, à moins qu'elle n'ait été imposée, mais l'auteur a voulu nous la faire oublier par une bonne présentation et un rendu très poussé, des façades très classiques et une perspective au crayon très sérieuse.

Un nœud de crêpe ressortant lugubrement sur la blancheur des cadres, le seul heureusement que nous ayons vu dans nos salles, nous fait approcher. C'est l'envoi posthume du regretté

M. Sortais, un Palais exécuté à Buenos-Aires, grand, luxueux, et d'une belle architecture bien française, qui tient de la Renaissance et du Louis XVI moderne.

Et, à côté, nous trouvons un relevé d'une finesse et d'une conscience dignes d'éloges : c'est le Grand Orgue de l'église Notre-Dame de Moret, de M. Bray. Tous les panneaux en bois sculpté de la balustrade Renaissance, les pendentifs, le dessus d'orgue et ses ornements, tout cela est reproduit avec une fidélité extraordinaire, même l'orgue qui est en bien mauvais état, la charpente qui ne vaut pas cher non plus, et les murs tout lézardés. Fort heureusement, l'auteur nous apprend qu'il y a eu, depuis, des restaurations ! Tous ces dessins, qui sont à grande échelle, sont bien rendus, à l'encre de Chine ; il y a une perspective au trait bien réussie, mais les pendentifs reproduits au crayon sont beaucoup moins habilement traités.

Citons un bon dessin à la plume de M. Bouchaud : Vieilles maisons du XVI^e siècle, de M. Nicolas la Porte latérale Nord de l'église Saint-Maclou à Pontoise, de style Renaissance, bien dessinée mais rendue trop pâle, deux aquarelles de M. Baudrier, l'Escalier du Jubé de Kerfort (Côtes-du-Nord) dont on aimerait voir les lignes plus précises, et la Chaire d'exorcisme à Plougrescant (Côtes-du-Nord), terne et vaporeuse elle aussi, et dirigeons nous vers l'exposition de M. R. Brandon. Notre ancien camarade, qui monte à pas précipités les degrés de la Renommée, ce dont nous le félicitons, figure au catalogue avec son projet de concours du Palais de Justice d'Athènes et l'église Saint-André-de-Chartres. Mais le premier projet n'ayant pas pu parvenir à temps, paraît-il, M. Brandon changea son fusil d'épaule et, profitant de son titre de hors concours, nous envoya à la place deux Maisons de rapport à Paris et un Monument funéraire. Certes, ses maisons de rapport sont bien étudiées et d'un art nouveau très agréable, mais c'est surtout la présentation qui est séduisante. Foin des anciens géométriques, tristes et froids, rendus en noir ! voici la maison, maintenant, telle qu'elle est ou sera, en perspective, dans sa rue grouillante et vraie et dans ses couleurs ; tout cela dessiné et surtout rendu par un maître, comment voulez-vous que ce ne soit pas intéressant ? Quant au monument funéraire de la famille Brandon, dont il est tout naturellement l'auteur, il est plein de talent et d'émotion, et l'on reste longtemps saisi devant cette figure de bronze, drapée dans les longs plis du voile de la Douleur, qui pleure sur les tombes disposées devant elle. Le paysage est à l'unisson et sombre comme l'état de son âme, ce qui ne contribue pas qu'un peu à impressionner.

Citons encore une intéressante Maison de garde forestier principal en forêt, de M. L. Saxer dont les pièces sont axées perpendiculairement aux routes qu'elles doivent surveiller, la Restauration de la salle à manger du château des Roches à Saint-Quentin de MM. Caignart de Mailly et Guéritte, bien rendue à la plume, et six relevés ou restaurations, dénommés Fragments d'architecture allemande, de M. Esbaeher qui nous présente une tourelle de l'hôtel de

ville d'Halberstadt, en Allemagne, une maison à Feldkirch, en Autriche, une lucarne du XVI^e siècle à Heilbronn, un ancien musée d'Histoire à Berne, une maison à Dinkelsbühl, en Bavière, toute en bois sculpté et découpé, et le motif central d'un hôtel à Berne, tout cela dessiné et rendu avec une précision exemplaire.

(A suivre.)

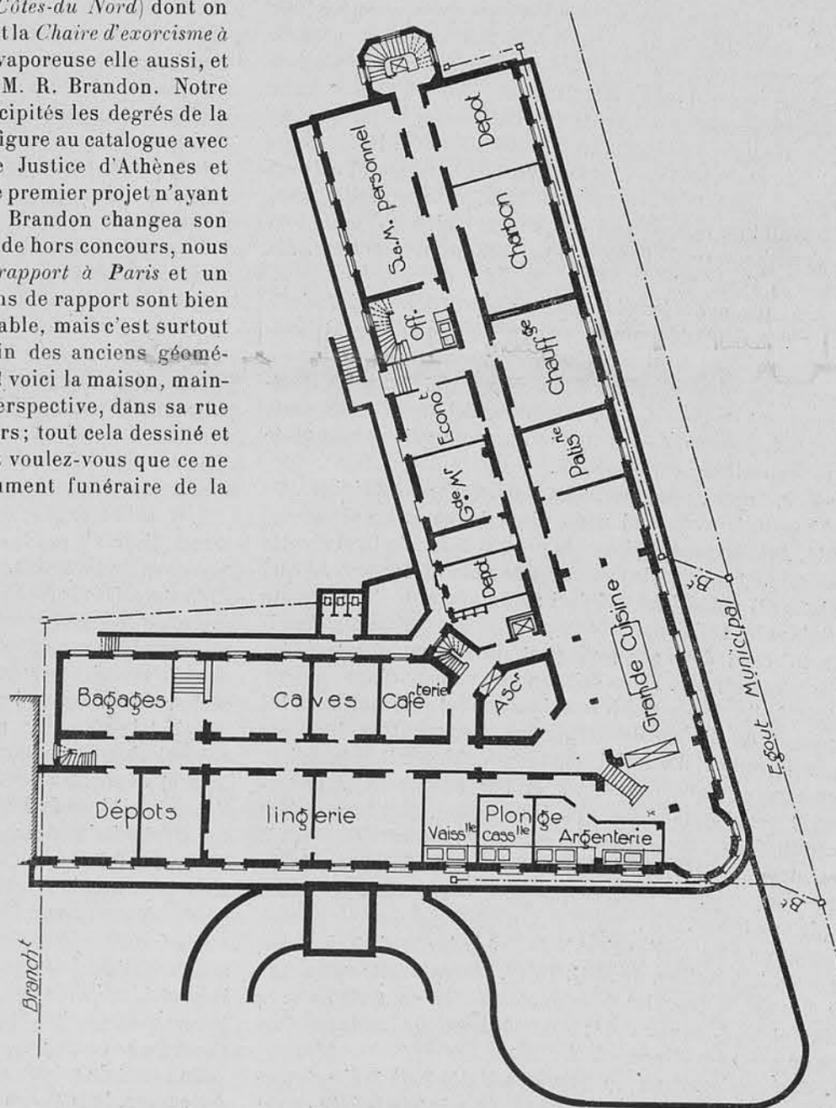
A. GAILLARDIN.

HOTEL CARLTON

A CANNES

PLANCHES 91 A-94

La Côte d'Azur était en fête, voici quelques semaines. Inauguration à Nice du monument de la reine Victoria ; inauguration du monument au roi Edouard VII à Cannes : ces deux



Hôtel Carlton, à Cannes : Sous-Sol.

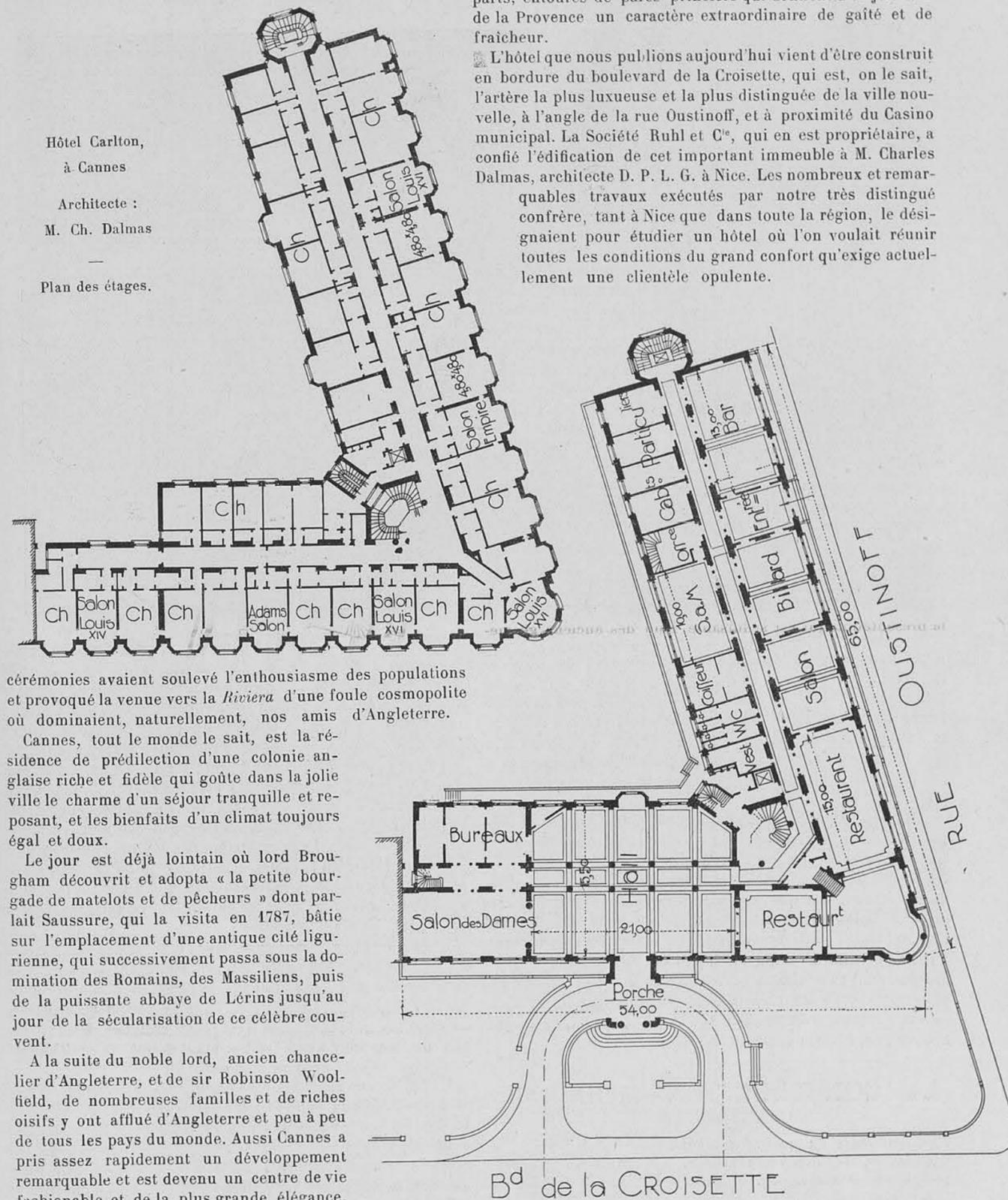
parts, entourés de parcs princiers qui donnent à ce joli coin de la Provence un caractère extraordinaire de gaieté et de fraîcheur.

L'hôtel que nous publions aujourd'hui vient d'être construit en bordure du boulevard de la Croisette, qui est, on le sait, l'artère la plus luxueuse et la plus distinguée de la ville nouvelle, à l'angle de la rue Oustinoff, et à proximité du Casino municipal. La Société Ruhl et C^o, qui en est propriétaire, a confié l'édification de cet important immeuble à M. Charles Dalmas, architecte D. P. L. G. à Nice. Les nombreux et remarquables travaux exécutés par notre très distingué confrère, tant à Nice que dans toute la région, le désignaient pour étudier un hôtel où l'on voulait réunir toutes les conditions du grand confort qu'exige actuellement une clientèle opulente.

Hôtel Carlton,
à Cannes

Architecte :
M. Ch. Dalmas

Plan des étages.



B^d de la CROISSETTE

Hôtel Carlton, à Cannes. — Plan du rez-de-chaussée.

cérémonies avaient soulevé l'enthousiasme des populations et provoqué la venue vers la Riviera d'une foule cosmopolite où dominaient, naturellement, nos amis d'Angleterre.

Cannes, tout le monde le sait, est la résidence de prédilection d'une colonie anglaise riche et fidèle qui goûte dans la jolie ville le charme d'un séjour tranquille et reposant, et les bienfaits d'un climat toujours égal et doux.

Le jour est déjà lointain où lord Brougham découvrit et adopta « la petite bourgade de matelots et de pêcheurs » dont parlait Saussure, qui la visita en 1787, bâtie sur l'emplacement d'une antique cité ligurienne, qui successivement passa sous la domination des Romains, des Massiliens, puis de la puissante abbaye de Lérins jusqu'au jour de la sécularisation de ce célèbre couvent.

A la suite du noble lord, ancien chancelier d'Angleterre, et de sir Robinson Woolfield, de nombreuses familles et de riches oisifs y ont afflué d'Angleterre et peu à peu de tous les pays du monde. Aussi Cannes a pris assez rapidement un développement remarquable et est devenu un centre de vie fashionable et de la plus grande élégance. Villas et hôtels se sont élevés de toutes

Hôtel Carlton, à Cannes. — Façade principale : Entrée. — Architecte : M. Ch. Dalmas.



Nos planches montrent avec quelle élégance il a traité non seulement les façades, mais les intérieurs. Façades extrêmement mouvementées et découpées, de façon à donner à chaque appartement ou chambre des vues obliques en même temps que des vues directes, et faire ainsi profiter les locataires de tous les charmes de la villégiature. Intérieurs très sobres : note de distinction, sans profusion d'ornements ; tout le bon goût et le bon ton qui conviennent à une clientèle d'élite.

Les plans, dont nous donnons les reproductions, nous dispensent d'une description qui risquerait d'être fastidieuse. L'hôtel comporte, en ses cinq étages réservés à la location, trois cents chambres ou salons et deux cent cinquante salles de bains ; c'est dire que, selon les exigences modernes, une salle de bains-lavabo est attenante à chaque chambre ou appartement. Quant au mobilier, aux aménagements et services intérieurs, il suffit d'indiquer en un mot que le programme était : de faire au Carlton de Cannes un des hôtels les plus luxueux et les plus confortables du littoral. Tout le monde s'accorde à reconnaître que M. Dalmas a su, en ce qui le concerne, réaliser entièrement ce programme.

LA CONSTRUCTION MODERNE A L'ÉTRANGER

Une conférence du professeur Pozzi. — Ruines aux Iles Ioniennes. — Villes de la Vénétie. — Monuments à Londres. — Musée de Kensington. — Maisons spéciales à Messine. — Les fouilles de Thasos.

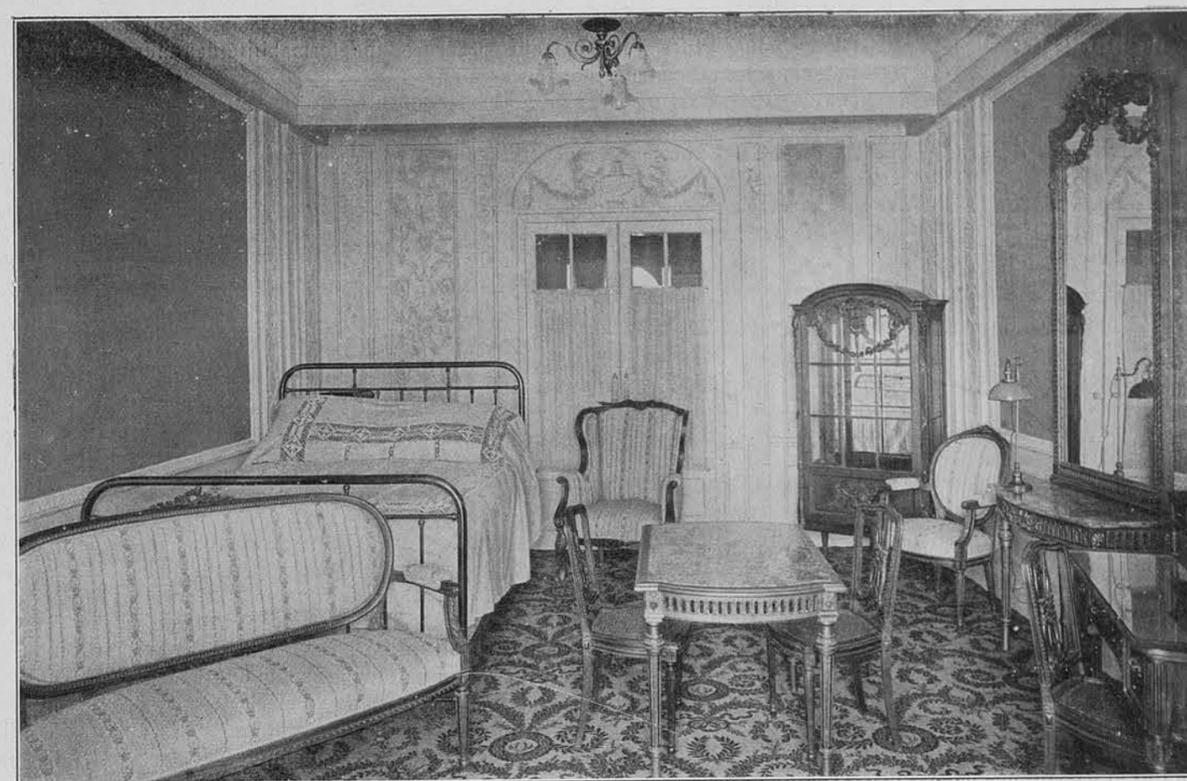
Le professeur Pozzi a fait, tout récemment, à Londres, dans

la salle du Lyceum, une conférence sur ce que devra être l'hôpital futur ; l'éminent chirurgien était parfaitement qualifié pour traiter ce sujet, car il connaît les hôpitaux d'une grande partie du monde. Parmi les projections qui ont illustré cette instructive causerie, il faut retenir celles qui ont montré à l'auditoire les divers aspects de l'hôpital français de New-York, un immense bâtiment de sept étages. Le conférencier a passé en revue les principaux établissements du monde et, entre autres, il a donné des explications complètes sur la plus grande clinique, celle de Rochester, qui est une véritable usine chirurgicale. La construction des hôpitaux américains a beaucoup intéressé l'auditoire ; cette partie de la conférence était très documentée, surtout en ce qui concerne les soins apportés à la ventilation et les précautions minutieuses prises contre les risques d'incendie.

Le conférencier, tirant ensuite des conclusions de tous les exemples cités, estime qu'il est nécessaire de renoncer à la construction des hôpitaux dans le centre des villes et qu'il faut les bâtir à la campagne ou dans la périphérie urbaine. De cette façon, la contagion n'est plus à craindre et les visites aux malades sont aussi faciles, étant donnée la multiplicité des moyens de locomotion modernes.

Le professeur Pozzi a insisté beaucoup sur l'avantage d'installer les hôpitaux dans des constructions légères, qu'il est facile de démolir au bout d'une certaine période, cinquante années, par exemple, en durée normale, ou plus tôt, si, une épidémie s'étant produite, l'hôpital a été contaminé plus rapidement. Les hôpitaux ne doivent pas être des monuments ; « les chefs d'œuvres architecturaux qu'on rafistole pendant des siècles ne peuvent convenir à des malades ». Ce genre de

Hôtel Carlton, à Cannes : Une chambre. — Architecte : M. Ch. Dalmas



construction ne peut pas être définitif ; car la perfection n'est jamais atteinte, puisque les progrès de chaque jour rendent les perfectionnements constamment nécessaires. A ce propos, le conférencier cite le cas de l'hôpital Bretonneau — construit il y a un petit nombre d'années — avec pavillons d'isolement pour chacune des principales maladies contagieuses. On considérerait ceci comme la réalisation d'un progrès sérieux, alors qu'on s'est aperçu depuis — et cela est établi, aujourd'hui — que ces pavillons sont plus nuisibles qu'utiles. Or, les pavillons de certains hôpitaux, qui se trouvent dans le même cas que Bretonneau, devraient être démolis, mais ils ne peuvent pas l'être parce que ce sont de véritables monuments. Le professeur Pozzi explique à ses auditeurs du Lyceum que tous les hôpitaux devraient être installés dans des bâtiments analogues à ceux qui ont été construits à Broca, sur ses instructions, pour le prix très minime de 5.000 francs le lit. C'est là, à son sens, le principe de l'hôpital futur, à la condition que les pavillons, très simples, soient entourés de tous les perfectionnements de la science, et qu'on y trouve la gaieté que donne à l'intérieur une décoration artistique.

Le kaiser Guillaume s'intéresse beaucoup aux travaux que poursuit, aux îles Ioniennes, le professeur Wilhelm Dörpfeld, un savant allemand, pour mettre à jour les ruines qui se trouvent dans ces régions et savoir laquelle des îles méridionales est réellement l'Itaque dont il est question dans l'*Odyssée* d'Homère. Des fouilles ont été faites aux îles Leucade (Maura), Céphalonie, Zante, Thiaki (Itaque). Cette dernière île a été considérée, jusqu'à présent, comme étant le

royaume d'Ulysse ; mais le professeur Wilhelm Dörpfeld, qui a publié un volume de documents sur ce sujet, persiste, plus que jamais, dans son affirmation que c'est là une erreur et que la moderne Sancta-Maura (Leucade) fut jadis la véritable Itaque chantée par Homère. Les fouilles faites dans cette île ont permis de découvrir, au pied du mont Skaros, un palais, qui, par sa position et ses dispositions, répond parfaitement à la description donnée par le poète. On a même trouvé la fontaine considérée par Homère comme ayant été construite par les trois rois : Néritus, Thacus et Polycor. Les ruines du palais découvert sont entourées de celles d'une ville assez importante, auprès de laquelle on a trouvé aussi un grand nombre de tombeaux.

Mais la découverte des ruines du palais doit être considérée comme la plus importante partie, et la plus intéressante, de l'œuvre du professeur Wilhelm Dörpfeld. Le vaste édifice mesurait 200 mètres superficiels ; les murailles ont été mises à nu sur 60 mètres environ de longueur. Le professeur affirme que cette construction doit être le palais d'Ulysse et que les tombeaux qui l'environnent ont dû servir de sépulture aux parents du héros de l'*Odyssée*.

Ces fouilles, très intéressantes, ont été visitées, à plusieurs reprises, par l'empereur Guillaume, qui partage les opinions du professeur Wilhelm Dörpfeld et ne manque pas, lorsqu'il est à Corfou, de faire la traversée pour visiter les chantiers de Sancta-Maura. Quatre heures de steamer suffisent pour aller de Corfou aux îles Leucade.

Un auteur anglais, M. Egerton R. Williams, vient de publier,

chez Smith, Elder and Co, un volume documenté sur les villes de l'ancienne Vénétie — *The cities of old Venetia* — dans lequel, après un long séjour dans cette région septentrionale de l'Italie, il fait ressortir les beautés de certaines villes, de leurs monuments et de leurs maisons. Udine, Asolo et Gimona, entre autres cités, sont soigneusement décrites, ainsi que quantité de villes, trop peu connues, du Nord-Est de l'Italie. Nous recommandons cet ouvrage à ceux de nos lecteurs qui, familiarisés avec la langue anglaise, y trouveront des descriptions intéressantes tant au point de vue de l'architecture que des mœurs et de l'histoire de ces pays, moins visités que d'autres par les touristes.

Le roi d'Angleterre a procédé, tout dernièrement, à la pose de la première pierre de l'immense édifice municipal que la ville de Londres va faire construire, sur les bords de la Tamise, à proximité du pont de Westminster, pour y loger le « London County Council » en même temps que les divers services administratifs de la ville. Ce sera un monument très important; l'exécution, à la suite d'un concours entre les architectes anglais, en a été confiée à M. Ralph Knott.

Puisque nous parlons de Londres, signalons, en passant, l'inauguration d'un nouveau musée, dans lequel se trouvent réunis des objets qui parlent de l'histoire de la capitale pendant vingt siècles, puisque l'on trouve des reliques romaines et un bateau en bois, qui furent découverts dans les déblais exécutés pour les fondations du nouveau bâtiment municipal dont il vient d'être question, et des objets relatifs aux divers événements qui se sont écoulés depuis cette époque jusqu'à nos jours ainsi que des pièces marquant des époques très différentes et parlant des mœurs et des coutumes de chacune d'elles. Ce musée a été installé dans les bâtiments de Kensington Palace, dont les locaux ont été parfaitement aménagés pour recevoir cette exhibition permanente. C'est M. Guy Laking qui a été chargé de cette installation.

Une revue technique italienne, *Ingegneria Ferroviaria*, a publié un article sur les maisons à l'épreuve des tremblements de terre que les Chemins de fer de l'État ont fait construire, à Messine, pour donner des logements à des employés. Ces maisons, au nombre de 700, sont à quatre ou à dix pièces, suivant qu'elles sont destinées à une ou à deux familles; dans tous les logements, il y a cuisine et water closet. Ce sont des villas isolées, s'élevant au milieu d'un jardin.

La *Revue pratique des industries métallurgiques* a traduit, pour ses lecteurs, la description, que nous empruntons à notre confrère, du procédé de construction employé pour l'édification de ces maisons. Les murs extérieurs et ceux qui séparent deux logements dans une même maison sont construits de la façon suivante: sur des poteaux de pitchpin, recouverts d'une solution conservatrice et antiseptique, on applique, de part et d'autre, des feuilles de métal déployé de fabrication italienne. Le parement extérieur reçoit une couche de ciment Portland, puis un enduit en mortier de chaux hydraulique portant l'épaisseur totale de la couche à 0^m,032. Le parement intérieur reçoit la même couche de ciment, mais un enduit de mortier de chaux hydraulique plus faible, ce qui ne donne qu'une épaisseur de 0^m,025 pour la totalité de la couche. Entre les deux parois, la chambre d'air, assurant l'isolement thermique et acoustique, forme un vide de 0^m,25 d'épaisseur. Les murs intérieurs sont construits de la même manière, mais avec des

enduits moins épais et du métal déployé plus faible. Les poteaux sont assemblés aux solives et aux semelles par de solides armatures en fer; un système de triangulation par contrefiches assure l'indéformabilité des murs et du plafond dans leurs plans.

Toutes les menuiseries sont en pitchpin. La toiture est faite de tuiles fabriquées avec un aggloméré de bois et ciment recouvert d'une couche de goudron. Les planchers sont en carreaux de ciment coloré.

Pour qu'elles puissent résister aux effets des secousses sismiques, qui sont tant à craindre dans cette région, les maisons des « Ferrovie dello stato », à Messine, sont isolées les unes des autres; elles n'ont pas d'étage et sont recouvertes de toitures plates. Ces dispositions, ainsi que les procédés de construction qui ont été décrits ci-dessus, leur permettent aussi de résister à l'incendie et aux forts ouragans.

Une importante communication a été faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres relativement au résultat des fouilles entreprises en 1911, à Thasos, sous la direction de MM. Ch. Picard et Ad. Reinach, membres de l'École française d'Athènes, assistés de M. Avezon. Il a été découvert deux portes dont les montants étaient décorés de bas-reliefs et une troisième porte percée en oblique, dite porte du « Silène à la cithare ». La note des archéologues dit qu'un des côtés de cette porte était formé par un monolithe de marbre, où est sculpté en relief une remarquable figure de silène tenant une cithare, en style ionien du VI^e siècle.

Les fouilles dont il s'agit sont exécutées en vue d'étudier une partie de l'enceinte hellénique; d'autres sont faites sur le temple voisin de l'acropole, qui était consacré à Apollon Pythios. M. Ch. Picard a dégagé, dans les ruines de ce monument, une porte triomphale romaine qui dut être érigée sous le règne de Caracalla. Les fouilles sur le sanctuaire — téménos — d'Artemi Polos n'ont pas donné de résultats décisifs, malgré les investigations de M. Ad. Reinach et quoique dans le voisinage on ait découvert des statues dont l'une porte la signature de Philiskos de Rhodes.

WILL DARVILLÉ.

LE CHAUFFAGE CENTRAL

(Suite: voyez page 428.)

CHAUFFAGE D'UNE ÉCOLE A MANTES

L'installation que nous allons décrire est loin d'être importante, mais elle présente quelques particularités qui la rendent assez intéressante.

L'école comprend cinq classes principales situées dans une aile d'un rez-de-chaussée seulement et une autre petite classe qui leur fait suite, mais se trouve dans un bâtiment surmonté d'un étage (voir plan ci-contre).

Ces classes ne sont pas desservies par un couloir commun, comme cela se rencontre généralement; on y accède par trois vestiaires qui s'ouvrent sur la cour et commandent chacun deux classes auxquelles ils servent d'entrée.

Il s'ensuit que les cinq classes principales ont deux parois refroidissantes percées toutes deux de fenêtres; l'une donne sur la cour et l'autre sur la rue.

Les classes sont construites sur terre-plein sans aucun vide

d'aération; sous la dernière et une partie de l'avant-dernière sont creusées des caves dont l'une contient la chaudière et les autres sont aménagées en buanderie et en salle de bains-douches.

Ces dispositions spéciales ont entraîné à un genre d'installation un peu différent de ce qu'on fait d'ordinaire.

Tout d'abord, pour combattre les refroidissements aux points mêmes où ils se produisent, afin d'annuler les courants froids descendant au long des parois refroidissantes, il a fallu établir des lignes de chauffage au bas et sur toute la longueur de chacun des murs de face.

On en a profité pour faire de l'une de ces lignes un chauffage de régime, assez puissant pour entretenir dans les classes, en dehors des heures d'occupation, une température de 5°, le froid extérieur étant de — 5°.

La ligne du chauffage de régime est celle sur cour.

Elle est constituée par deux rangs superposés de tuyaux en fer sans ailettes, de 0,040 de diamètre intérieur.

L'autre ligne longeant le mur sur rue fournit le complément de chaleur nécessaire pour porter la température intérieure à 15° lorsque les classes sont occupées et que la ventilation fonctionne.

Elle comporte un tuyau de distribution de vapeur, un tuyau de retour et des radiateurs raccordés à ces deux tuyaux.

Les divers radiateurs sont munis chacun d'un robinet réglable, de sorte que cette seconde ligne de chauffage, non seulement complète le chauffage, mais encore permet de faire varier, suivant les besoins, l'importance de complément qu'elle fournit, la première ligne ayant toujours la même puissance.

La petite classe ne présente pas la même disposition: elle n'a pas deux faces opposées refroidissantes et il n'était pas possible d'y établir des tuyaux unis pour le chauffage de régime, comme on l'a fait dans les autres.

Pour avoir, néanmoins les deux services distincts, deux radiateurs étant utiles pour l'ensemble des refroidissements, on en a affecté un au chauffage de régime en l'alimentant par un tuyau piqué sur ceux qui longent le mur de façade sur cour; le raccordement monte au plafond, traverse le premier vestiaire d'un bout à l'autre et vient ainsi jusqu'à la fenêtre située près du pan coupé, où il descend rejoindre le radiateur.

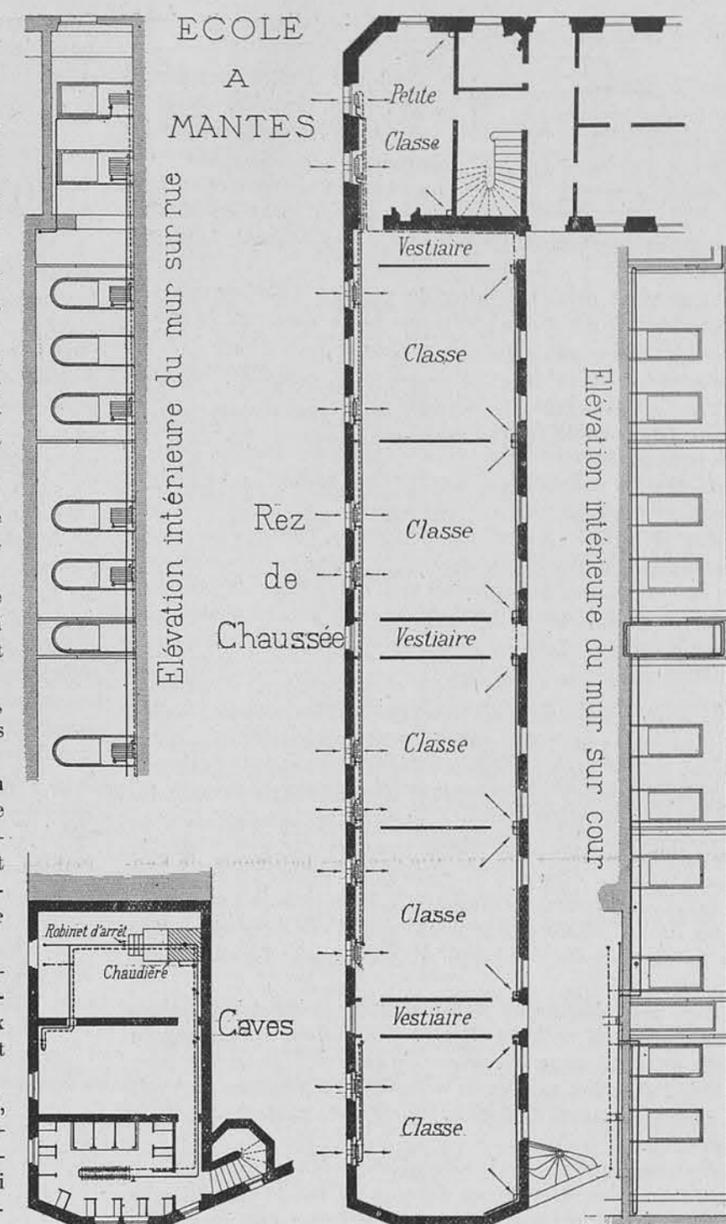
L'autre radiateur un peu plus puissant est desservi par la distribution du mur sur rue, comme ceux des autres classes.

Ainsi partout se trouve assuré un chauffage constant à + 5° ce qui, sans grande dépense de charbon, permet de remonter rapidement à + 15° au moment où les élèves rentrent en classe et malgré le renouvellement d'air qui s'effectue alors.

Bien entendu, le chauffage complémentaire, qui ne fonctionne que par intermittence, est commandé par un robinet d'arrêt, lequel est placé en cave près de la chaudière.

Celle-ci, établie dans une petite fosse de peu de profondeur, est adossée au mur donnant sur la cour.

Elle a un départ de vapeur unique, mais dès l'approche du plafond ce départ se divise en deux branchements.



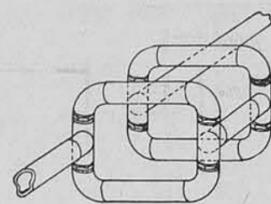
L'un d'eux longe le mur sur la cour et va jusqu'à la salle des bains-douches alimenter un double tuyau à ailettes placé près du plafond de cette salle et qui en assure le chauffage.

Sur son parcours sont faits les piquages de la ligne destinée au chauffage de régime, laquelle est toujours en fonctionnement.

Le second branchement, qui alimente le chauffage complémentaire et qui porte le robinet d'arrêt, se dirige vers le mur sur rue pour se raccorder en deux points au tuyaux longeant le bas de ce mur au rez-de-chaussée.

Les radiateurs placés au bas des fenêtres sont logés dans un léger ébrasement au-devant de l'allège et ne font pour ainsi dire aucune saillie dans les classes.

Telle est, dans les grandes lignes, la disposition générale



de cette installation de chauffage.

Quelques détails nous paraissent bons à signaler.

On a pu remarquer que les deux lignes de circulation ont un assez grand parcours en ligne droite et qu'il peut en résulter

des mouvements assez importants par les effets de la dilatation.

Il ne peut pas en résulter de gros inconvénients pour la ligne de régime qui n'est tenue nulle part, d'une façon absolue; mais pour celle sur rue, sur laquelle sont fixés les radiateurs, il n'en est plus de même et il a fallu songer à compenser ces effets de la dilatation.

Dans ce but ont été établies en quelques points du parcours, au passage dans une cloison, des sortes d'articulations assez comparables à celles que forment les tuyaux au-dessus des cloches des gazomètres, dans les usines à gaz.

Ces articulations sont ici constituées par des pièces de raccord vissées et disposées de telle façon que tout mouvement de dilatation provoque un mouvement de rotation dans un joint qu'il visse ou qu'il dévisse un peu; ce mouvement est d'ailleurs trop faible pour qu'il puisse donner lieu à une fuite.

La figure ci dessus montre en perspective une de ces articulations. On remarquera que les parties mobiles forment des cadres complets; c'est qu'en effet la nécessité de faire produire une rotation suivant un axe vertical oblige à descendre le tuyau à l'endroit où l'on veut établir ce compensateur de dilatation; on est obligé aussi, pour ne pas augmenter la dénivellation à laquelle donne lieu la pente, de relever ensuite le tuyau au niveau qu'il avait avant le compensateur.

On crée ainsi un siphon dans lequel l'eau de condensation se localiserait en empêchant le passage de l'air et de la vapeur.

C'est pour donner un nouveau passage à ces deux fluides qu'on fait en même temps le siphon supérieur symétrique au premier et qui, avec lui, produit le cadre complet.

Sur l'élévation montrant la ligne de régime on peut voir deux encadrements en tuyaux autour de la porte du vestiaire du milieu.

Ces encadrements ont le même but que les cadres ci-dessus. Au droit de cette porte on s'est trouvé dans l'obligation de passer les deux tuyaux dans le sol et l'on a créé ainsi deux siphons qui se remplissent d'eau; il a donc fallu assurer le passage de la vapeur et de l'air au moyen de deux tuyaux, un pour chaque rang, montant au-dessus de la porte pour la traverser et redescendre de l'autre côté.

En ce qui concerne la ventilation elle est assurée par des entrées d'air pratiquées dans les allèges derrière les radiateurs et par des gaines d'évacuation percées d'orifices de sortie près du sol et près du plafond.

Les entrées d'air sont munies de grilles avec fermeture, la commande du mouvement de fermeture est reportée en dehors de l'espace caché par le radiateur, de façon à en permettre la manœuvre facile.

Les orifices de sortie d'air situés près du plafond sont également munis de grilles avec fermeture manœuvrée du bas.

Ceux situés près du sol sont munis de simples grillages sans

fermetures, de telle façon qu'il y a toujours un échappement possible de l'air vicié.

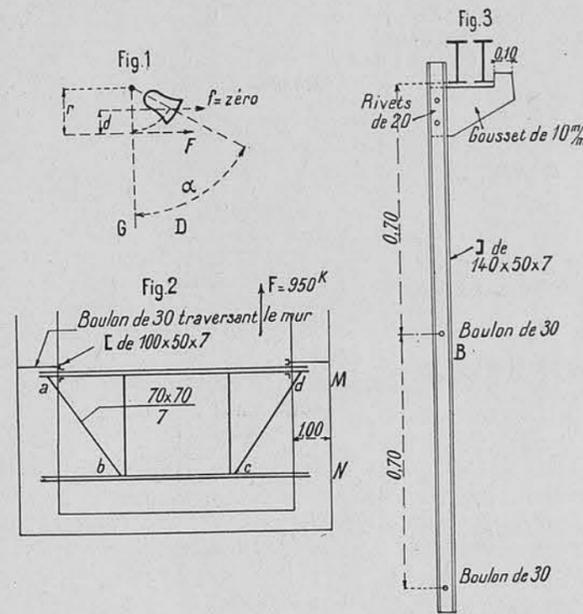
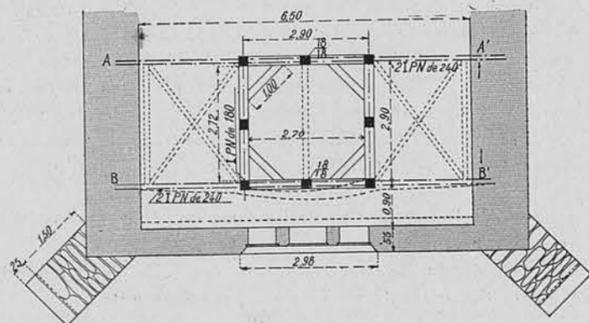
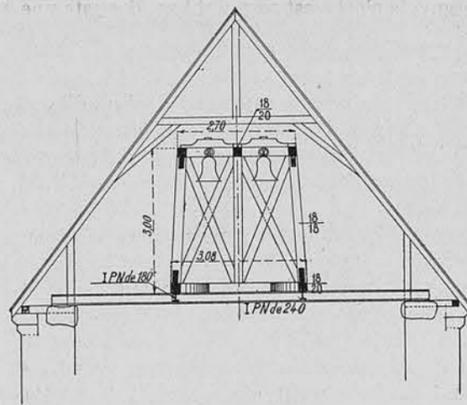
A. DAMIEN,
Ingénieur Conseil-Expert.

CONSULTATIONS TECHNIQUES

STABILITÉ D'UN BEFFROI

J'ai été chargé de donner mon avis sur la construction d'un beffroi portant deux cloches, l'une de 325^k, l'autre de 475^k et placé dans les combles d'une petite église de campagne. L'auteur du projet n'ayant pas de clocher à sa disposition pour y mettre le beffroi dont je vous envoie le plan et l'élévation l'a placé sur un système de deux fers IPN assemblés de 240^{mm}. La portée entre murs est de 6^m,50. Le beffroi proprement dit est très bien conditionné et ne bouge pas; lorsque l'on sonne les deux cloches, le système des quatre IPN 240 ne fléchit nullement, mais il se produit un déplacement latéral des I qui est inquiétant. Au moment de la sonnerie, les I prennent la position en pointillé. Ils reviennent bien droits après la sonnerie, mais le mouvement de flexion latérale amène un avancement de B vers A de tout le système, ce qui est dangereux puisque les I reposant sur des corbeaux posés sur le mur, il n'y a plus que quelques centimètres entre les fers et le bord du corbeau.

Je pensais faire étréssillonner le système des I 240 suivant le croquis en pointillé, mais si le système devient plus homogène, cela ne l'empêchera pas d'avancer; j'attribue cet avancement à ce que les deux cordes de tirage des cloches sont du côté A A'.



Voyez-vous le moyen pratique d'empêcher cet avancement? Je pensais changer de côté le beffroi et faire sonner les cloches dans le sens longitudinal des fers, au lieu qu'actuellement elles sonnent dans le sens latéral. Aurai-je le même inconvénient de A en A' et de B en B'?

Réponse. — Quels sont les efforts qui se produisent sur le beffroi lorsqu'une cloche oscille à droite et à gauche du plan vertical de repos (fig. 1)?

Lorsque la cloche est au point bas, il existe une force horizontale F sous l'action de laquelle la cloche continue son mouvement de rotation. Le centre de gravité de la cloche s'élève progressivement au-dessus de F jusqu'à une distance d qui est maximum lorsque F, qui va en diminuant graduellement, devient nulle. A ce moment, l'angle d'oscillation, ou plus exactement le demi-angle d'oscillation, est α . Si nous désignons par P le poids de la cloche, la relation qui lie F, P, α et la distance r du centre de gravité de la cloche à l'axe de rotation est :

$$\frac{Fr \sin. \alpha}{2} = Pr (1 - \cos. \alpha).$$

On en tire :

$$F = 2P \times \frac{1 - \cos. \alpha}{\sin. \alpha}.$$

Le maximum de F se produit quand $\alpha = 90^\circ$ et il a pour expression :

$$F = 2P.$$

On voit donc que la mise en mouvement de la cloche de 475^k au moyen d'une corde inclinée du côté D peut produire sur le beffroi un effort horizontal de 950^k.

D'autre part, le poids total du beffroi est de 3.600^k environ, se décomposant comme suit :

Cloches.....	800 ^k
I de 240 et 180 P N....	1.250
Charpente en bois....	1.550
	3.600 ^k

Sur les deux appuis M et N (fig. 2) la pression est donc de 1.800^k. En admettant que le coefficient de frottement du fer sur la pierre soit de 0,20, il en résulte que pour résister à l'effort F de 950^k on n'a qu'une force de

$$1.800 \times 0,20 = 360^k.$$

Ces calculs montrent pourquoi il y a entraînement de tout le beffroi dans le sens de la flèche F.

On ne remédierait pas à cette situation en faisant tourner de 90° le beffroi proprement dit sur son châssis en I et en sonnant les cloches dans le sens longitudinal de ce châssis au lieu de les sonner dans le sens transversal. On se placerait même ainsi dans de plus mauvaises conditions au point de vue de la stabilité des murs, puisque ceux-ci, au lieu d'être sollicités par les efforts F dans le sens de leur longueur le seraient dans le sens de leur épaisseur.

Il convient, à notre avis, de buter chaque extrémité du filet a d contre un fer en U de 140 x 50 x 7 de 1^m,60 environ de longueur, fixé contre le mur par deux boulons de 30^{mm} traversant toute l'épaisseur de ce mur; la butée du filet se ferait de l'autre côté sur un gousset de 10^{mm} rivé sur l'U (fig. 3).

Le moment fléchissant agissant dans l'U sera de :

$$950 \times 0,7 = 665.$$

Le travail aura par suite pour valeur :

$$\frac{665}{69,2} = 9^k,60.$$

La pression sur la maçonnerie au contact du boulon B sera

$$\frac{2 (950 \times 2)}{400 \times 3} = 13^k \text{ par centimètre carré.}$$

Il faudra donc faire un trou de scellement assez large et le remplir de ciment coulé. Les scellements sont assez éloignés du point où se produit le choc pour qu'il n'y ait pas à craindre un ébranlement des maçonneries.

En ce qui concerne la flèche horizontale que prend le châssis en I lorsque les cloches sont en mouvement, le moyen le plus économique de l'empêcher de se produire consiste dans l'adjonction de deux barres inclinées a b et c d attachées à leurs extrémités sur les filets (fig. 2). L'effort de compression total dans l'une de ces barres sera de 1.140^k. Pour que la barre ne flambe pas, il faudra qu'elle présente un moment d'inertie maximum de

$$\frac{3 \times 3,3^3 \times 1.140}{217 \times 10^9} = 0,000000171.$$

Il faudra donc prendre une cornière 70 x 70 x 7. F. C.

NÉCROLOGIE

M. Dussauze à Angers.

Un terrible accident a coûté la vie à l'un de nos plus distingués confrères d'Angers, M. Dussauze, architecte du département de Maine-et-Loire et des monuments historiques. Il était tombé d'une hauteur de 15 mètres en visitant la voûte de l'église du Louroux-Béconnais, où des fissures s'étaient produites.

M. Dussauze, Jules-Alexandre-Désiré, était né à Montjean (Maine-et-Loire) en 1851. Il fut à l'École des Beaux-Arts de Paris élève de Laisné. Fixé à Angers à la fin de ses études, il fut nommé inspecteur des édifices diocésains, puis architecte départemental.

En outre de nombreux travaux exécutés pour le département et les communes, M. Dussauze édifia de nombreuses constructions particulières et fut chargé de restaurations dans lesquelles se manifesta une solide érudition jointe à la plus complète science de la construction. Nos lecteurs n'ont pas oublié peut-être qu'au cours d'une petite visite en Anjou publiée l'an dernier et illustrée de quelques croquis de notre regretté Toussaint, nous avons parlé du château de Brissac où notre excellent confrère M. Dussauze exécutait alors quelques restaurations avec le même bon goût et l'extrême conscience qui caractérisaient tous ses travaux.

M. Decron à Paris.

Nous avons appris avec regret la mort de M. Léopold Decron, architecte du gouvernement, du sous-secrétariat des Postes et Télégraphes et du Mont-de-Piété, décédé subitement la semaine dernière dans sa propriété du Vésinet. Ses obsèques ont été célébrées jeudi passé.

Parmi les œuvres de notre regretté confrère, nous nous contenterons de citer l'École Boullé et de nombreux groupes scolaires pour la Ville de Paris.

**ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS**

Attribution de Prix. — L'Académie des Beaux-Arts, a décerné, samedi, le prix Jean Reynaud, de la valeur de 10.000 francs, au maître Jean-Paul Laurens, pour l'ensemble de son œuvre comme pour sa longue carrière, aussi noble que désintéressée.

L'Académie a ensuite décerné le prix du baron de Jøest, de 2.000 francs, à M. Peter, sculpteur.

ENVOIS DE ROME

M. Henry Roujon donne communication d'une lettre de M. Carolus-Duran, directeur de l'Académie de France à Rome, relative aux travaux des pensionnaires de la villa Médicis. Ces œuvres ont été présentées ces jours derniers aux souverains italiens et viennent d'être expédiées en France pour être exposées à l'École des Beaux-Arts. Les unes et les autres sont, paraît-il, cette année, particulièrement satisfaisantes.

En voici la liste en ce qui concerne les architectes :

Plan d'ensemble de l'Acropole, par M. Nicod; *la Villa Adriana* (relevé géométral) et *Fontaines Renaissance*, par M. Boussois; *l'Arc de Constantin* et *la Villa d'Este*, par M. Boutterin; *l'Erection* (études de détail) et *Études de voyages*, par M. Janin.

**CONCOURS**

Encore un succès de l'art français. — L'Australie ayant décidé de créer de toutes pièces une ville dans la Nouvelle-Galles du Sud et d'en faire la capitale fédérale, le plan de cette ville fut mis au concours : 420 projets furent envoyés de toutes les parties du monde.

Un des trois prix décernés par le Jury est attribué à M. Agache, architecte à Paris. (M. Agache est, depuis la mort de M. Sauffroy, l'architecte du *Figaro*). Une réplique de son projet est en ce moment exposée au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts.

NOUVELLE ÉGLISE A SÈVRES

Le 3 juin a été rendu le jugement du concours privé ouvert en vue de la construction à Sèvres (Seine-et-Oise) d'une nouvelle église dédiée à la bienheureuse Jeanne d'Arc.

Neuf projets avaient été présentés.

Le jury comprenait : M. le président de la Société « La Sévrienne »; M. le curé-doyen de Sèvres; M. P.-H. Flandrin, artiste peintre,

membre de la Société; M. Bellot, architecte-vérificateur des Bâtiments civils et Palais nationaux; MM. Rançon, architecte de la Ville de Paris, et Pierre André, architecte du gouvernement et de la Ville de Paris, désignés par la Société; MM. Formigé, architecte en chef des Promenades de la Ville de Paris, et Eustache, architecte du gouvernement et de la Ville de Paris, désignés par les concurrents.

Les prix ont été ainsi attribués :

1^{er} prix : M. Paul Bougueret;

2^e prix : M. Henri Zobel;

2^e prix, *ex-æquo* : MM. Alphonse Richardièrre et Julien Barbier, tous quatre architectes D. P. L. G.

**SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS**

Les récompenses du Salon.

ARCHITECTURE.

La section d'architecture du Salon de la Société des Artistes Français s'est réunie lundi matin pour procéder au vote de sa médaille d'honneur.

Conformément au règlement, avaient été convoqués tous les architectes médaillés antérieurement, exposants ou non, et les membres du jury de la section. En l'absence de M. Laloux, membre de l'Institut, président, retenu à Strasbourg par le jugement d'un concours, l'assemblée était présidée par M. Boeswilwald, vice-président.

Les présents étaient au nombre de 74. Au dépouillement du scrutin, on a trouvé dans l'urne 58 zéros, c'est-à-dire que 58 votants ont déclaré estimer qu'il n'y avait pas lieu de décerner cette année une médaille d'honneur. La majorité absolue étant de 38 voix, ce vote entraînait la clôture des opérations.

Il n'y a donc pas cette année de médaille d'honneur d'architecture.

Le jury de la section a décerné ensuite les récompenses dont le détail suit :

Médailles de 2^e classe : MM. Sardou (Pierre), Tournon (Paul), Greber (Jacques-Henri-Auguste).

Médailles de 3^e classe : MM. Japy (André-Jacques-Louis), Vaudoyer (Léon, Jean-Georges), Dupuy (Emile-Edouard), Esbaeher (Jules-Emile-André), Le Monnier (Albert-Eugène), Rabussier (Charles), Gagey (Pierre), Barré (René).

Mentions honorables : MM. Anselmi (Nicolas), Ausseur (Pierre), Burcier (Julien), Casidanus (Louis-J.), Castan (H.), Delaon (Paul), Dumail (Félix), Freynet (Eugène), Gaillardin (André), Haffner (Jean-J.), Lefebvre (Pierre-Ad.), Lisch (Georges-Just), Martineau (Maurice), Mezzara (Alexandre), Moreau (Eugène-Louis), Noël (Martin), Petit (Maxime), Pontaraud (Marcel), Prieur (Lucien), Rauber (Julien-Louis), Roux-Spitz (Michel), Texereau (G.), Théry (Henry), Zipper (Charles).

**SECTION DES ARTS DÉCORATIFS**

Le vote des récompenses de la sous-section des arts décoratifs a eu lieu au Grand-Palais des Champs-Élysées, le samedi 1^{er} juin à 8 h. 1/2 du matin, sous la présidence de M. Gabriel Ferrier,

membre de l'Institut, et a donné les résultats suivants :

Médailles de 1^{re} classe : MM. Henning (Gérard), Bastard (Georges), Szabo (Adalbert-Georges).

Médailles de 3^e classe : MM. Coudyser (Jules), Fer (Edouard), Deraisme (Georges), Daurat (Maurice).

Mentions honorables : M^{me} Ranvier-Chartier (Lucie, L.-H.), MM. Delespierre (Louis), Chanler (Wintrop Robert), Godard (Jules-Charles), Bonte (Charles), Jehan (Raymond), Rumèbe (Fernand), Parot (Louis), Bienvenu (Ferdinand), Haussaire (M. H.), Lagriffoul (Eugène).

**ÉCOLE DES BEAUX-ARTS****CONCOURS DE 1^{re} CLASSE**

Un musée d'anatomie comparée.

Jugement du 29 mai 1912.

1^{res} sec. *médailles* : MM. Bonhomme (Héraud), Fromage (Depasse), Grapin (Bernier), Mercié Georges (Pascal), Sord (Defrasse), Vaugeois (Paulin).

79 mentions : dont 1 Rouen, 1 Rennes, 1 Marseille.

ESQUISSE-ESQUISSE

Une travée d'une galerie de fêtes dans un palais.

1^{res} sec. *médailles* : MM. Normand (Héraud), Lacoste (Deglane), Laurentin (Redon), Bonhomme (Héraud), Lemonnier Albert (Héraud).

6 premières mentions, 9 secondes mentions.

**NOUVELLES**

Paris s'aère. — On vient de démolir, devant la face nord des Halles centrales, l'inextricable fouillis de masures formé par les rues Pirouette, Mondétour et de la Petite-Truanderie.

Ce vieux coin de Paris vit se dérouler à travers l'histoire, depuis l'époque du moyen âge jusqu'aux journées mémorables rapportées par Victor Hugo dans *les Misérables*, les drames les plus tragiques. Ce cadre servit de décor à Émile Zola pour faire évoluer ses personnages du *Ventre de Paris*.

Plus près de nous, la réalité nous ramène aux tristes exploits de la bande à Manda, Lecca et à cette célèbre Casque d'Or, reine des modernes truands.

Sur la façade ouest, c'est la rue Vauvilliers, dont la pioche a fait sauter les vieilles maisons du n° 25 au n° 35.

Proche la tour, dite de Catherine de Médicis, où cette reine allait consulter les astres, et la fontaine du Trahoir, ce vieux quartier vit se dérouler les massacres de la Jacquerie, de la Saint-Barthélemy et les luttes de la Révolution.

Ces trouées vont créer deux voies nouvelles, l'une de la rue Turbigo à la rue Rambuteau, et l'autre du boulevard Sébastopol à la Bourse du Commerce, en traversant les Halles.

Les amoureux du Paris pittoresque vont, sans doute, se lamenter, mais le progrès a ses lois, souvent cruelles pour les amateurs de vieilles choses.

Le Gérant : E. RÜMLER.

PARIS. — IMP. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.